

# Issa-smes . . .

*Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 15 juin 1934*

— 1 —

Il ne pouvait en être autrement : le ministre des Traditions devait avoir ses propres hauts faits qui lui soient attribués, marqués de son sceau, et ajoutés à son nom estimé, tout comme le ministre des Finances a des actes considérables, et des affaires grandioses, qui traversent les âges et s'enracinent dans la mémoire du temps, attachés à son grand nom. Car il ne conviendrait pas que le ministre des Traditions fût de moindre importance, ni de rang plus humble, ni de courage et d'audace inférieurs à ceux du ministre des Finances. Il se peut que le ministre des Finances soit autorisé à devancer tous ses collègues et à les surpasser tous — sauf le ministre des Traditions, que nul ne devrait devancer ni surpasser. Il excelle toujours, quelles que soient les circonstances, quels que soient les événements. Et peut-être le ministre des Finances et tous ses collègues, à leur tête Son Excellence, l'homme bon lui-même, reconnaissent-ils sans hésitation ni réserve que leur collègue, le ministre des Traditions, les a cette fois devancés et surpassés, et a mérité la satisfaction des Anglais, et l'estime du Haut-Commissaire, et est devenu digne de remporter le soutien complet, total et absolu, indispensable pour qu'il devienne président du Conseil un jour, proche ou lointain. Car je ne pense pas que le ministre des Finances, ni aucun de ses collègues, possède un exploit comme cet exploit immortel que le ministre des Traditions s'est inscrit à lui-même, dans sa grande lettre historique, qu'il a envoyée à l'École d'Ingénierie, et que nous avons publiée dans l'Al-Wadi il y a deux jours. Nous ne pensons pas qu'aucun de ces ministres puisse prétendre s'être inscrit à lui-même un exploit comme celui-là, ou avoir rendu aux Anglais un service comme celui-là, ou avoir fourni au Haut-Commissaire une preuve qu'il sait devancer les Anglais dans la satisfaction de leurs demandes avant même qu'ils ne les formulent — voire sans qu'ils les formulent du tout — à moins qu'il n'existe des secrets graves qui nous échappent et ne nous soient pas révélés comme nous a été révélé ce grave secret parmi les secrets du ministre des Traditions. Quoi qu'il en soit, nous sommes contraints d'enregistrer la précéden- ce du ministre des Traditions dans la conquête de la satisfaction des Anglais, et de la colère des Égyptiens, jusqu'à ce que les jours se dévoilent — et nous ne pensons pas qu'ils révéleront quoi que ce soit prouvant qu'il ait, parmi ses collègues, un semblable ou un égal.

Il se peut que ce soit pour le bien, ou pour le mal, je ne sais, que nous félicitions le ministre des Traditions pour ce singulier issa-sme, car il pourrait susciter contre lui la colère des Égyptiens — mais les Égyptiens ne sont rien, et leur colère ne devrait pas troubler les grands hommes et les hommes de conséquence ; tandis qu'il satisfait les Anglais sans aucun doute, et les Anglais sont tout, et leur satisfaction est la meilleure chose pour laquelle les rivaux devraient rivaliser, pour laquelle les travailleurs devraient travailler, et que les gagnants devraient remporter. Et la preuve en est que Sidki Pacha a mis les Égyptiens en colère, et leur a fait goûter toutes les formes et couleurs de tourment, toutes les sortes et variétés de privation, et une humiliation dont ils n'avaient jamais goûté le pareil dans cette ère moderne — pourtant rien de tout cela ne l'a empêché de conserver la présidence du Conseil et son autorité pendant plus de trois ans, ni ne l'a empêché, après sa chute de son poste, de demeurer au-dessus de la loi et au-dessus de la Constitution, jamais interrogé sur ce qu'il a fait, ni sur ce qu'il a dit, mais jouissant plutôt de la liberté et du confort, tandis que les Égyptiens ne s'étaient pas encore remis des effets de l'abaissement et de la misère qu'il leur avait infligés. Et la preuve en est aussi que Sidki Pacha a satisfait les Anglais, et a ainsi gagné leur soutien pour lui au pouvoir, et leur assistance pour humilier le peuple, pendant plus de trois ans — et il jouit encore de leur amour pour lui et de leur affection envers lui, et de leur vigilance à le préserver de tout mal ou malheur, bien qu'ils se soient lassés de son règne, et n'aient aucun désir qu'il se relève pour conduire les affaires.

Ainsi la colère des Égyptiens, si grande soit-elle, n'est pas à craindre ; et la satisfaction des Anglais, si légère paraisse-t-elle, n'est pas à dédaigner. Nous pouvons donc féliciter le ministre des Traditions pour cet immortel issa-sme, qui sera porté à son crédit auprès des Anglais, et lui vaudra une place favorable dans leur cœur, et lui vaudra une décoration, ou quelque chose de mieux qu'une décoration, un de ces jours. Et je pense que vous conviendrez avec moi que les Anglais ne sont ni sots ni simples d'esprit, ni naïfs ni crédules, mais un peuple qui sait où placer sa confiance, et comment aimer ses partisans — et pourquoi ne placeraient-ils pas leur entière confiance en ce grave ministre, à qui le conseil de l'École d'Ingénierie propose la nomination d'un Égyptien qualifié à la place d'un Anglais, et qui refuse totalement, et rejette entièrement, et fait sortir de son bureau une lettre signée de sa propre main, ordonnant qu'un professeur britannique soit nommé à la place du professeur égyptien ?

Et le professeur égyptien est sans aucun doute qualifié : il a remporté les plus hauts diplômes d'Égypte, puis les plus hauts diplômes d'Europe. S'il n'avait pas été véritablement qualifié, le conseil de l'école ne l'aurait jamais choisi pour ce poste — et ce conseil compte des experts techniques parmi les étrangers, et de hauts fonctionnaires de l'État parmi les Égyptiens. Mais le péché de cet Égyptien qualifié est qu'il n'est pas anglais — ou disons qu'il n'est pas britannique, comme le dit le ministre des Traditions. Ou disons que son péché est d'être un Égyptien qualifié qui fait concurrence aux Britanniques, et vous connaissez les circonstances politiques, et le besoin qu'ont ceux qui aiment le pouvoir de la satisfaction des Anglais en ces jours. Que l'Égyptien soit donc écarté de ce poste ; que l'Égyptien prenne donc patience devant l'injustice ; que l'Égyptien se contente de l'humiliation qui lui est décrétée ; et que les étrangers consignent contre nous que nous sommes un peuple à qui l'on offre la dignité, et qui la refuse, n'acceptant que l'avilissement, et à qui l'on rend le droit, pour que nous le repoussions de nos propres mains — afin que l'un de nos ministres remporte la satisfaction des Anglais, et que l'un de nos ministres soit favorisé d'un sourire parmi les sourires du Haut-Commissaire.

Puis les Anglais diront ensuite qu'ils nous ont fait du bien, et nous ont fait progresser, et ont rétabli les liens entre nous et la civilisation moderne. Et qui pourrait en douter ? Les Anglais ne parlent-ils pas de Lord Cromer, et des jours de Lord Cromer, et de la munificence dont il a comblé les Égyptiens ? Les Anglais ne souhaitent-ils pas que reviennent à l'Égypte et à eux ces jours glorieux où Cromer répandait le bien et la bénédiction sur l'Égypte, et préservait pour l'État britannique la dignité du maître dominateur dont nul ordre ne pouvait être refusé, et à l'obéissance duquel nul ne pouvait échapper ? Les Anglais ne nous rappellent-ils pas, comme une faveur, que Lord Cromer a rendu à notre terre sa fécondité après la stérilité, redressé notre administration après la corruption, et organisé nos finances après le désordre ? Certes. Mais les Anglais oublient — que Dieu nous pardonne, ou plutôt, ils feignent d'oublier — que l'ère de Cromer a entièrement effacé la nationalité égyptienne, entièrement anéanti la personnalité égyptienne, et nous a produit des ministres et des fonctionnaires à qui, lorsqu'on propose la nomination d'un Égyptien qualifié à la place d'un Anglais dans une école égyptienne, en une ère de renaissance et d'indépendance, refusent, et rejettent, puis tergiversent, et manœuvrent, puis, après être parvenus à une « entente », demandent que des mesures soient prises pour nommer un professeur britannique. Ils demandent cela à l'École d'Ingénierie,

dirigée par un étranger qui nous croyait fiers et intransigeants — pour découvrir que nous préférons la satisfaction des Anglais à la fierté ; qui nous croyait jaloux gardiens du droit — pour découvrir que nous tenons plus à la satisfaction des Anglais qu'au droit lui-même. Ils demandent cela à ce professeur étranger, directeur de l'École d'Ingénierie, sans craindre de critique de sa part, ni de ses collègues étrangers, ni craignant la moindre objection venant d'eux-mêmes, ni de leurs propres concitoyens — car la satisfaction des Anglais leur est plus chère que la satisfaction de tous ceux-là réunis. Voilà les traces qui demeurent dans nos âmes de l'ère de Lord Cromer. Les Anglais les oublient, et feignent de les oublier ; mais nous ne les oublierons jamais, et ne feindrons jamais de les oublier — nous les placerons plutôt toujours en regard de cette bienfaisance matérielle que Lord Cromer nous a offerte, et nous mettrons en balance, d'un côté, notre nationalité qu'il a tuée, notre dignité qu'il a anéantie, notre personnalité qu'il a effacée, et de l'autre, notre terre qu'il a fertilisée, notre administration qu'il a organisée, nos finances qu'il a redressées — et nos cœurs se rempliront de tristesse, de chagrin et de regret, à la pensée que nous préférons, mille fois plutôt, notre nationalité, notre dignité et notre personnalité, à la terre féconde, à l'administration saine, et aux finances saines ; et parce que nous voudrions, mille fois plutôt, vivre en hommes ayant leur part de nationalité et de dignité, sur une terre stérile, et sous une administration désordonnée et des finances corrompues — nous préférons cela, et le choisissons plutôt que de vivre comme du bétail sur une terre féconde et riche en herbe, sous la domination d'un pâtre qui sait comment nous soumettre au fouet et au bâton.

Que ceux qui font l'éloge de l'ère de Cromer, et souhaitent son retour, se penchent sur cet immortel *issa-sme*, pour en voir les traces de cette ère, et se demandent ensuite : que veulent-ils au juste ? Quant aux Anglais, ils savent exactement ce qu'ils veulent. Ils veulent, en Égypte, une terre féconde, et du bétail avec lequel exploiter cette terre — et c'est pour cette raison qu'ils aiment l'ère de Cromer, et la regrettent. Quant à nous, nous voulons, en Égypte, des hommes honorables et indépendants, vivant dans une patrie libre et chère — et c'est pour cette raison que nous détestons l'ère de Cromer, et ne consentirons jamais à son retour.

Taha Hussein

*Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 15 juin 1934.*